Les Japonais sont les Français de l'Extrême-Orient. Discours de légitimation de l'impérialisme linguistique et usage du Japon dans le cours de « Colonisation pratique et comparée » de Paul Vibert

Jean-François Graziani
Université d'Osaka

Résumé : Le début du XX^{e} siècle a vu, en France, l'apparition des premiers cours de colonisation à l'université, destinés à un public de jeunes métropolitains désireux de s'établir et de faire carrière aux colonies. Paul Vibert, économiste, conférencier et spécialiste des questions coloniales, a été l'un des précurseurs de cet enseignement. Ses deux années de cours libre à la Sorbonne, publiées par la suite en deux volumes, abordent principalement les différents aspects pratiques de la colonisation mais s'ouvrent par endroits à un discours qui relève de la justification de l'action coloniale. Au croisement du discours éthique et de la démonstration pratique, le plaidoyer en faveur de l'enseignement de la langue française aux indigènes met en lumière certains des aspects les plus frappants de l'utopie coloniale-républicaine. L'instrumentalisation du Japon, en particulier, à travers la critique de l'écriture idéographique et l'interprétation de sa modernisation durant l'ère Meiji permet de mieux saisir comment, dans la pensée de Paul Vibert et dans celle d'une large partie des théoriciens de la colonisation, la croyance au progrès, à la mission civilisatrice de la France et à son universalité légitime l'impérialisme français et le transforme en impératif moral.

Mots-clés : colonisation, université, Japon, français, indigènes.

1 La Colonisation pratique et comparée : deux années de cours libres à la Sorbonne

Les Japonais sont-ils les Français de l'Extrême-Orient ? La question, aujourd'hui, peut prêter à sourire. Elle a pourtant eu à une autre époque et dans un autre contexte, une signification particulière ; et elle ne semblait alors ni complètement absurde, ni naïvement eurocentriste. Elle se trouve presque textuellement dans *La Colonisation pratique et comparée* de Paul Vibert où après avoir constaté le développement spectaculaire du Japon de Meiji, l'auteur déclare : « On dit des Japonais – et c'est un honneur pour nous – qu'ils sont les Français de l'Extrême-Orient » (Vibert, 1904, p. 239).

On sait depuis les travaux de Raoul Girardet que les élites françaises et l'opinion publique se sont progressivement ralliées à l'idée d'une expansion coloniale nécessaire pour la France dans la dernière décennie du XIX^{e} siècle (Girardet, 1972). Dans le sillage de cette victoire idéologique du « parti colonial », le début du XX^{e} siècle a vu la création d'un enseignement supérieur destiné à former des cadres et des administrateurs pour les colonies mais également à encourager les vocations et à préparer à leurs futures tâches de jeunes candidats à l'émigration outre-mer. Reprenant un projet de Jules Ferry, Octave Gréard, vice-recteur de l'Université de Paris, et Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres, décident en 1900 de créer un cours de colonisation pratique et comparée à la Sorbonne, dont l'enseignement est confié à Paul Vibert, alors connu comme conférencier et spécialiste des questions coloniales. La leçon inaugurale a lieu le 10 décembre, dans le grand amphithéâtre Michelet, rue Saint-Jacques, et porte sur « Les moyens de se rendre aux colonies – sommes nécessaires – lignes de paquebots – époques utiles au point de vue de l'acclimatation, etc. ». Ce cours professé pendant deux ans, pour un total de quarante leçons, sera publié par la suite en deux gros volumes in-octavo, en 1904 et 1905 (Annexe 1 – Table des matières du volume 1).

Il couvre les divers aspects pratiques d'une installation aux colonies conformément au programme annoncé dans son intitulé et rencontre selon l'aveu de l'heureux enseignant un franc succès « avec celui de M. Leroy sur la littérature contemporaine, il était le plus suivi, quoiqu'il fût moins amusant » (Vibert, 1904, p. 11). Il est cependant supprimé en juillet 1902 : l'autorisation pour le cours libre de Paul Vibert n'est pas renouvelée par le Conseil de l'université. En revanche, la création d'une chaire de géographie et de colonisation spéciale à l'Afrique du Nord est décidée en décembre 1902, sur proposition du célèbre historien Ernest Lavisse, et Augustin Bernard, professeur de la Faculté des lettres d'Alger, en devient le titulaire. On peut aisément supposer que le profil atypique de Paul Vibert, sur lequel nous reviendrons plus loin, a joué en sa défaveur lorsqu'il s'est agi pour l'institution universitaire d'officialiser la naissance de cette discipline nouvelle qu'est à l'époque l'enseignement colonial. Il faut ajouter à cela la difficulté pour l'administration de la Sorbonne à trancher entre une formation résolument pratique, peu conforme à ses traditions de haute science, ou à la transmission d'un savoir plus noble mais d'une utilité très limitée sur le terrain. C'est ce que souligne, par exemple, la critique au vitriol parue dans la *Revue des*

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

questions historiques, organe de presse ultramontain et antirépublicain du marquis de Beaucourt :

> Il n'y a rien là que de la vulgarisation ; c'est un cours qui, par la manière dont il est fait, peut convenir, selon le vœu de l'auteur (p. 22), à des conférences dans nos villages, mais ne se trouve vraiment pas à sa place à la Sorbonne. (Froidevaux, 1906, p. 272)

De fait, le cours de Paul Vibert regorge d'informations précises, voire de « recettes » immédiatement applicables par les jeunes colons pour garantir leur prospérité et la réussite de leur carrière loin de la mère patrie, mais sans refuser complètement des développements plus théoriques sur la situation coloniale. Bien que Paul Vibert se défende à plusieurs reprises de faire de la politique dans son cours, la dixième et la onzième leçon abordent sans détour la question brûlante de l'enseignement aux colonies et de la liberté de conscience des peuples. C'est une des contradictions majeures de l'impérialisme français, sur laquelle la conscience républicaine vient régulièrement se heurter, en ce sens que l'idéal de la mission civilisatrice, qui offre une légitimité morale à la domination d'un peuple sur un autre, constitue une menace pour le maintien de cette domination. Faut-il instruire les indigènes ? Si oui, dans quelle langue ? Faut-il leur apprendre le français ? La dixième leçon est consacrée au cas de l'Algérie que Paul Vibert connaît bien puisqu'il a été candidat malheureux à la députation d'Alger en 1898[1], et il estime de manière pragmatique qu'il serait vain et dangereux de réduire la liberté de culte des Arabes mais qu'il faut également leur enseigner le français pour se les attacher. Il poursuit sa démonstration dans la onzième leçon pour les colonies d'Asie.

2 Instrumentalisation du Japon dans *La colonisation pratique et comparée*

Paul Vibert argumente donc dans sa onzième leçon en faveur de l'enseignement du français aux indigènes et de la création d'écoles bilingues dans les possessions françaises d'Extrême-Orient, en posant comme postulat que l'entrave principale au progrès dans ces contrées lointaines ne vient pas d'une quelconque infériorité raciale mais de difficultés inhérentes à la complexité de l'alphabet idéographique que les différents peuples de la région ont en partage. Il reprend à son compte l'argument assez répandu à l'époque, qui n'est pas non plus nouveau puisqu'il remonte aux débats des Lumières sur la Chine et le Japon, que le nombre considérable de caractères chinois à mémoriser pour devenir un lettré empêche tout autre développement des sciences et explique la stagnation de ces pays. Plus curieuse, et plus significative en termes d'idéologie coloniale, est sa présentation du Japon et du statut unique qu'il occupe dans la marche du progrès et de la civilisation en Asie :

> La réforme a été commencée il y a deux siècles au Japon. C'est l'une des causes, la principale, de la supériorité de ce peuple sur ses voisins,

[1] On trouve un récit détaillé de cette campagne, fait par son assistant L'Hermite de Montmartre, dans l'ouvrage intitulé *Drumont-Démon* (L'Hermite, 1899).

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

> de sa marche en avant. On a su provoquer la disparition des caractères idéographiques, et peu a peu on a introduit notre alphabet phonétique, et c'est pourquoi ils sont, à l'heure présente, moitié mieux outillés que les Chinois et qu'ils marchent à la tête de la civilisation en Extrême-Orient. On dit d'eux -et c'est un honneur pour nous- qu'ils sont les Français de l'Extrême-Orient. S'ils n'avaient pas su transformer à temps leur écriture, ils n'auraient pas marché comme ils l'ont fait. (Vibert, 1904, p. 239-240)

La science s'arrête là où commence la nécessité de convaincre. Sans entrer dans le détail, il faut rappeler que les premières réformes des *kanjis* interviennent dans les années 1920 et que les syllabaires japonais ont été inventés au VIII[e] siècle, et qu'en dépit de propositions de simplification parfois radicales (adoption de l'alphabet latin ou de l'anglais comme langue nationale), le système d'écriture japonais était à la date du *Cours de colonisation pratique et comparée*, et reste aujourd'hui encore, l'un des plus complexes au monde sans que cela ne semble avoir arrêté la marche du progrès dans l'Archipel (Griolet, 1985).

Il faut souligner aussi que Paul Vibert n'est pas l'inventeur de la formule « Les Japonais sont les Français de l'Extrême-Orient ». On la retrouve ici ou là dans la presse française de l'époque, le plus souvent dans les trois décennies qui suivent l'ouverture du Japon, moins par la suite, et dans certains récits de voyage. Le colonel Du Pin l'attribue avec certitude à Saint François-Xavier, le célèbre « Apôtre des Indes », connu pour son œuvre missionnaire en Asie de l'Est (1868, p. 38-39, expression soulignée dans le texte d'origine) :

> Sept ans après, François-Xavier arrivait dans ce pays [le Japon], à la tête de ses missionnaires de la compagnie de Jésus ; accueillis par un peuple bon, généreux, chevaleresque, que François-Xavier nomme *les Français de l'extrême Orient*, les Européens furent l'objet des sympathies de toutes les classes ; admis comme des frères, des amis, presque admirés parce qu'ils apportaient avec eux les germes d'une civilisation plus avancée, les préceptes d'une religion plus pure, qui, dans les premiers temps, fit des milliers de prosélytes.

L'abbé Morel dans ses *Notes sur le chant des Martyrs du Japon* (1855, p. 445) se montre moins catégorique sur l'origine de la formule :

> Ce fut l'immortel saint François-Xavier, qui ne peut être comparé qu'à saint Paul, qui porta le premier le flambeau de la foi dans ce vaste empire en 1549. Ses succès y furent tels que qu'il vit des provinces entières se convertir. L'esprit vif, pénétrant, le caractère fier et loyal des Japonais, que j'ai vus, je ne sais plus dans quel auteur, appelés les Français de l'Asie, plaisait singulièrement à leur apôtre…

Ce flottement dans l'attribution de la paternité de la citation, au fond, importe peu. Les traits sémantiques pertinents *chevaleresque*, *fier*, *loyal*, *esprit vif*, qui se détachent

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

sur un arrière-plan de marche vers la civilisation, semblaient assez caractéristiques pour renaître sous la forme d'un cliché pour littérateurs et publicistes de la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

Les Japonais ne sont d'ailleurs pas les derniers à reprendre ce cliché à leur compte. S. Oukawa, francophile notoire, attaché à la Légation du Japon à Paris et membre fondateur de la Société de langue française, association pour la diffusion du français au Japon qui sera instrumentale dans la création de la Maison franco-japonaise de Tokyo (Frank, 1974), lors d'une conférence à la société de géographie de Paris revient avec une certaine fierté sur cette analogie (propos rapportés par R. Cortambert, dans la *Revue de géographie* (1883), p. 55, expressions soulignées dans le texte d'origine) :

> J'ai jusqu'ici entendu dire que les Français qualifiaient le Japon du nom de *la France de l'extrême Orient* ; et que les Anglais, de leur côté, le surnommait *l'Angleterre de l'extrême Orient*. Si les Anglais ont émis cette opinion, cela ne peut être qu'au point de vue de la constitution géographique. Les Japonais ont de nombreux points de ressemblance avec les Français, dont ils ont la vivacité, beaucoup de leurs sentiments et le cœur *Samouraïque* ; – mais nous n'avons absolument rien qui nous rapproche ou qui nous attire vers l'école de Manchester.

On retrouve cette analogie entre Japonais et Français dans l'étude consacrée aux problèmes de l'Extrême-Orient par Georges Curzon, alors député conservateur britannique, dans un sens évidemment moins flatteur pour les uns comme pour les autres (1894, p. 55) :

> Une autre illustration de ce patriotisme irréfléchi et parfois absurde est l'enthousiasme excessif dont font preuve les Japonais pour toutes les manifestations, même les plus ridicules ou les plus insensées, de l'esprit national. À cet égard, ils méritent bien d'être appelés les Français de l'Extrême-Orient[2].

Cette formule, on le voit, avait eu le temps de beaucoup voyager avant de revenir sous la plume de Paul Vibert. Elle n'a pas complètement disparu, preuve que la tentation d'un parallélisme quelque peu provocant reste forte même chez les meilleurs esprits. En 1996, par exemple, Christian Sautter, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), dans un essai sur la société et l'économie japonaises, estime « qu'on pourrait pousser le paradoxe jusqu'à dire que le peuple japonais est le plus français des pays asiatiques » (p. 9).

Mais l'instrumentalisation du Japon, embarqué de force dans une démonstration sur la nécessité d'enseigner le français aux indigènes dans le cours de Paul Vibert, ne se limite pas à l'argument de la réforme de l'écriture. Paul Vibert appelle à la rescousse, très

[2] « *A collateral illustration of this thoughtless and sometimes foolish patriotism is the passionate excitement displayed by the Japanese at any assertion, however extravagant or ridiculous, of the national spirit. In this respect they may be term the Frenchmen of the Far East.* »

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

certainement pour donner une présence physique à un développement que d'aucuns pourraient juger trop théorique ou « philosophique », un certain étudiant japonais :

> Au point de vue écriture et lecture, j'ai assisté à un phénomène curieux. Un jeune Japonais que je connaissais et qui était un homme distingué, intelligent, était venu faire ses études à Paris. Il fut vite, grâce à son travail en possession de tout [*sic*] nos diplômes, car il avait appris avec l'extrême rapidité qu'ils possèdent tous. Parlant couramment le français, ayant complètement transformé son esprit, notre Japonais de retour dans son pays, fut obligé, à trente-deux ans, de s'enfermer pendant plusieurs années pour apprendre sa propre langue et pour savoir lire dans ces manuscrits idéographiques et s'il eut été Chinois c'eût été bien autre chose encore ! (Vibert, 1904, p. 240)

Cette tentation de l'allégorie se retrouve chez d'autres théoriciens de la colonisation, où *l'étudiant japonais* prend valeur de signifiant pour toute la nation japonaise dans son processus de modernisation. On peut citer, parmi de nombreux exemples intéressants, le chapitre consacré au Japon par Léopold de Saussure dans sa *Psychologie de la Colonisation* (1899) qui met en scène un étudiant japonais européanisé en apparence mais profondément réfractaire, en réalité, aux valeurs de l'Occident qu'il méprise. Dans les deux cas, le procédé rhétorique employé est le même quoiqu'au service de thèses diamétralement opposées[3].

3 L'étonnant Monsieur Vibert

Pour bien comprendre quel type d'idéologie est à l'œuvre dans *La colonisation pratique et comparée* et en mesurer les implications, il faut préciser un certain nombre de points sur la formation intellectuelle et le parcours de Paul Vibert. Paul Vibert (1851-1918), qui signe Paul-Théodore Vibert à partir de 1906, est le fils de Théodore Vibert (1825-1885), avocat à la cour et fervent républicain, auteur de l'épopée *Les Girondins* et des *Rimes d'un vrai libre-penseur*. Sans trop s'étendre sur les aspects psychanalytiques de l'affaire, on doit souligner que Paul Vibert est d'abord un « héritier », qui se revendique comme tel, et qu'il a reçu du côté paternel un goût prononcé pour la littérature et une foi républicaine inébranlable. Il fait donc ses débuts dans le journalisme, s'essaie à la poésie et à l'écriture de nouvelles, mais c'est comme conférencier qu'il va peu à peu accéder à une certaine notoriété. Véritable touche-à-tout, il se distingue par son intérêt pour des domaines d'études relativement neufs à l'époque comme la topographie ou l'économie. Une conférence sur les colonies, prononcée le 18 décembre 1884 à la chambre syndicale des industries diverses, sous la présidence de Maurice Rouvier, alors Ministre du Commerce, qui finit d'asseoir sa réputation d'économiste et attire l'attention des autorités (Annexe 2 – Les conférences de Paul Vibert). Il se voit alors confier un certains nombre de missions au titre d'attaché au

[3] L. de Saussure, en adoptant une perspective que l'on qualifierait aujourd'hui d'ethno-différencialiste, tente de démontrer l'absurdité du concept de « mission civilisatrice » et prône une politique d'association avec les colonies, sur le modèle britannique, par opposition à la politique d'assimilation des indigènes en faveur chez les idéologues républicains.

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

ministère de la Marine et des Colonies et son activité de conférencier se concentre presque exclusivement sur les questions d'économie coloniale.

Économiste, conférencier, publiciste, Paul Vibert incarne à bien des égards le type de l'humaniste fin-de-siècle, philanthrope, ami de l'humanité mais aussi patriote, engagé dans d'innombrables sociétés savantes et associations dont la liste fournit par l'un de ses biographes laisse pantois :

> M. Vibert appartient à un grand nombre de Sociétés : la *Société des gens de Lettres*, la *Société de Géographie commerciale*, les *Sociétés de Géographie* de Bordeaux, Saint-Nazaire, etc., la *Société archéologique du Vendomois*,l'*Académie des muses santones*, la *Société Molé-Tocqueville*,l'*Union française de la jeunesse républicaine*,le *Syndicat des journalistes républicains de Paris*, une centaine de sociétés savantes académiques ou littéraires de l'Italie, plus de vingt sociétés, cercles ou comités républicains de Paris, etc. Il est Secrétaire général de la *Société des études coloniales et maritimes*, Président de l'*Association nationale de topographie*, Président des *Aérostiers civils de la Seine*, membre fondateur de l'*Institut Polyglotte*, de l'*Œuvre des petites filles abandonnées*, etc. (Carnoy, 1895, p. 23)

Enfin, il faut signaler aussi l'engagement politique de Paul Vibert qui se situe très à gauche sur l'échiquier politique de l'époque. Ses idées sont qualifiées de « républicaines avancées » par H. Carnoy qui prend la peine de préciser que lors des différentes élections auxquelles il a participé (municipales et sénatoriales), « il s'est toujours désisté en faveur du candidat républicain qui avait obtenu le plus de voix » (Carnoy, 1895, p. 23). Il est également mentionné comme représentant du socialisme colinsien en France. En 1898, il participe aux élections législatives en Algérie, sous une étiquette de « républicain radical-socialiste », rassemblant à peine 26 voix sur un total de 15 606, contre 11 548 à Drumont qui sera finalement élu sur fond d'émeutes antisémites.

Homme de progrès et « républicain colonial » (Bancel, Blanchard & Vergès, 2003), Paul Vibert présente dans son discours comme dans son engagement sur le terrain les traits les plus caractéristiques d'un impérialisme convaincu des bienfaits de son action et d'un messianisme à la française destiné à faire le bonheur de l'humanité.

4 La langue de la République contre la langue de l'Église

On peut d'ailleurs s'interroger sur la nécessité de justifier l'action coloniale devant un auditoire *a priori* convaincu de sa valeur et à un moment de l'histoire où un consensus national s'était établi autour de l'expansion outre-mer au point de décider la création en Sorbonne d'un cours de colonisation, au sein même de la très prestigieuse Faculté des lettres, le saint des saints de la pensée française. Certes, les leçons dix et onze n'occupent qu'une place réduite dans un ensemble qui s'étend sur quarante leçons, et devait s'enrichir d'une année de cours supplémentaire selon le projet initial du professeur et auteur. Elles marquent néanmoins un écart conscient et assumé avec le programme initial et le reste du cours entièrement orientés vers les applications

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

pratiques. Rien n'indique par ailleurs que Paul Vibert ait jamais éprouvé le moindre doute sur le bien-fondé de la mission civilisatrice de la République, bien au contraire.

Pour répondre à cette question, il faut commencer par rappeler que le mouvement colonial en métropole et aux colonies est traversé de courants sans doute unis par un même but, mais avec des intérêts parfois divergents et avec une conception des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir souvent contradictoires. L'enseignement du français aux indigènes, en particulier, constitue une ligne de démarcation entre une certaine forme d'idéalisme républicain, qui tend irrésistiblement vers l'assimilation des peuples colonisés, et des tendances plus ouvertement tournées vers l'exploitation des colonies ou qui se font l'écho des craintes et réticences des colons français. La forme que doit ou devrait prendre cet enseignement, monolingue ou bilingue, constitue elle-même un objet de débat à part entière (Nishiyama, 2011). Comme on l'a souligné, Paul Vibert se sert de l'exemple du Japon pour démontrer l'impérieuse nécessité au point de vue civilisateur, mais aussi dans le sens d'un intérêt économique et administratif bien compris, de la substitution de l'alphabet latin à l'écriture idéographique et *a priori* du français aux langues locales. Sans s'en expliquer plus avant, il se prononce en faveur d'écoles bilingues plutôt que d'un enseignement monolingue. En vrai progressiste, il va même plus loin en préconisant une initiation des colons aux langues autochtones. Mais ce n'est pas là le cœur de son argumentation. L'arriération des masses indigènes ne constitue qu'un problème secondaire par rapport à la menace qu'il entend dénoncer et qu'il pense avoir déjà rencontrée en Algérie, lors de la campagne législative de 1898, à savoir l'influence néfaste de l'Église et des congrégations, ou plus précisément des missionnaires dans le cas des colonies françaises d'Extrême-Orient.

On connaît la formule célèbre de Léon Gambetta : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » La consigne a été généralement respectée dans les cercles voués à la diffusion du français dans les colonies. Au moment de sa création, en 1883, l'Alliance française compte dans ses rangs des dignitaires religieux aussi bien que des républicains anticléricaux ; et les comptes-rendus de son *Bulletin* rapportent avec bienveillance l'action éducative des missionnaires lorsqu'il y a lieu (Graziani, 2010). Mais pour Paul Vibert, l'Église, c'est l'ennemi.

Il la décrit dans la onzième leçon, comme une force antiprogressiste, antirépublicaine et antipatriotique. Ces attaques apparaissent de manière encore plus explicite dans la préface de *La colonisation pratique et comparée* :

> Il y a la terrible plaie des congrégations, qui partout enseignent la haine de la république et du monde moderne, et empêchent les indigènes d'apprendre le français, se contentant du latin, comme l'a révélé l'épouvantable croisade de Chine. C'est ainsi que dernièrement un journal étranger nous révélait qu'il y a 24 200 congrégations des deux sexes et 50 000 moines, religieuses, flamidiens, etc., aux colonies. Comment veut-on que notre empire colonial prospère, rongé par une pareille vermine, par un pareil agent de corruption morale et physique ? Si nous ne savons pas réagir, et si un jour nous devions perdre nos colonies, ce serait l'œuvre des congrégations et des moines […] car ces gens seront toujours les éternels ennemis du pro-

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

> grès, de la justice et, naturellement, de la république[4]. (Vibert, 1904, p. 16)

Enseigner le français aux colonies, c'est dans la perspective vibertienne une manière de ne pas laisser le champ libre aux valeurs réactionnaires ; c'est une prise de position républicaine et patriotique. On touche ici au cœur de la pensée et de l'idéologie républicaine-coloniale qui a été, au fond, la plus prolifique pour argumenter l'action coloniale et la plus séduisante pour l'opinion publique française car conforme à l'éthos de la République triomphante. Pas plus que la République n'est divisible, on ne saurait être à moitié républicain. Pour Vibert, et rien ne permet de remettre en cause sa sincérité ni sa bonne foi, la colonisation doit diffuser les valeurs républicaines, valeurs universelles dont le français est l'instrument privilégié. C'est la marche du progrès qui a commencé en France et a pour vocation de s'étendre à la terre entière.

5 Conclusion

Pour en revenir à notre question initiale : « Les Japonais sont-ils les Français de l'Extrême-Orient ? » on doit souligner que le rapprochement pour le moins incongru entre la France et le Japon révèle ici, ou accuse si l'on préfère, la tendance universalisante de l'esprit républicain. Au jeu des analogies substituées à la réflexion anthropologique et historique, les commentateurs européens (et parfois japonais) de la modernité nippone ont souvent favorisé la piste anglaise (l'Angleterre de l'Extrême-Orient, pour l'insularité et la puissance industrielle) ou germanique (l'Allemagne de l'Extrême-Orient, pour la première constitution à tendance wilheminienne et le militarisme). Il revient à Paul Vibert l'honneur douteux d'avoir essayé de remettre au goût du jour une piste française quelque peu passée de mode, à son époque déjà, et d'incarner une certaine tendance idéaliste de l'impérialisme républicain. En instrumentalisant le Japon pour défendre l'enseignement du français aux colonies, il adopte une démarche propre à tout idéalisme et à tout universalisme : les grands principes étant admis, il en déduit l'ensemble de la réalité telle qu'elle doit être. Le paternalisme de Vibert à l'égard des peules autochtones n'arrange d'ailleurs pas son cas. On peut s'en amuser ou on peut s'en affliger. On doit cependant admettre que même dans nos sociétés postmodernes et volontiers ironiques, on n'a pas encore résolu la quadrature du cercle, et que la nécessité de penser et de concilier la diversité des cultures et l'universalité de certaines valeurs reste un enjeu majeur et une question d'avenir.

Bibliographie

Bancel, N., Blanchard, P. &Verges F. (2003), *La République coloniale*, Paris : Albin Michel.

Froidevaux, H. (1906), « La colonisation pratique et comparée » (compte-rendu de lecture), *La Revue des questions historiques*, t. XXXV, pp. 271-272.

Carnoy, H. (1895) (dir.), *Dictionnaire biographique des grands commerçants et industriels*, t. I, Paris : Henry Carnoy.

Carnoy, H. (1905), *Paul Vibert*, Paris : Les grands dictionnaires internationaux.

[4]Le critique de la *Revue des questions historiques*, mentionné en début d'article, ne s'y est d'ailleurs pas trompé en attirant l'attention de son lecteur sur ce passage qu'il cite intégralement, avant de conclure : « Décidément, M. Paul Vibert ne possède ni la sérénité ni l'impartialité dont ne doit jamais se départir un professeur de Sorbonne. » (Froidevaux, 1906, p. 272.)

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

Cortambert, R. (1883), « Mouvement géographique », *Revue de géographie*, pp. 51-58.

Curzon, G. (1894), *Problems of the Far East : Japan-Korea-China*, Londres : Longmans, Green & Co.

Du Pin, C. (1868), *Le Japon : mœurs, coutumes, description, géographie, rapports avec les Européens*, Paris : Arthus Bertrand.

Frank, B. (1974), « La Maison franco-japonaise, son histoire, ses buts, son fonctionnement », *Nichifutsu bunka*, °31, pp. 1-103.

Joseph, J. E. (2000), « Language and "psychological race" : Léopold de Saussure on French in Indonesia », *Language & Communication*, °20, pp. 29-53.

L'Hermite, M. (1899), *Drumont-démon*, Issoudun : Louis Sery.

Morel (abbé) (1855, 2e édition), *Les Martyrs : récit et chants sacrés sur leurs tourments et leurs triomphes*, Paris : Charles Douniol.

Nishiyama, N. (2011), « Assimiler ou non les indigènes dans l'empire colonial français : les indigènes devaient-ils apprendre le français ? », *Croisements*, °1, pp. 125-137.

Graziani, J.-F. (2010), « On nous écrit du Japon : la diffusion du français au Japon à travers le *Bulletin de l'Alliance française* (1884-1914) », *Revue japonaise de didactique du français*, vol. 5, °2, pp. 22-37.

Girardet, R. (1972), *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris : La Table ronde.

Griolet, P. (1985), *La modernisation du Japon et la réforme de son écriture*, Paris : Publications orientalistes de France.

Saussure, L. de (1899), *Psychologie de la colonisation française dans ses rapports avec les sociétés indigènes*, Paris : Alcan.

Sautter, C. (1996), *La France au miroir du Japon : croissance ou déclin*, Paris : Odile Jacob.

Vibert, P. (1904), *La colonisation pratique et comparée*, vol. I, Paris : Édouard Cornély.

Weissenburger, E. de (1886), *M. Paul Vibert, conférencier*, Paris : Jules Lévy.

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

Annexe 1 : Table des matières du tome 1 de *La Colonisation pratique et comparée*

Préface 1

Leçon inaugurale. — Moyens de se rendre aux colonies — Sommes nécessaires — Les lignes de paquebots — Les époques utiles au point de vue de l'acclimatation, etc. 23

Deuxième leçon. —Vêtements et meubles à emporter ou à ne pas emporter — Outillages — Médicaments, etc. 46

Troisième leçon. —Mesures hygiéniques générales à observer dans les colonies, suivant les latitudes — Les alcools aux pays intertropicaux — La nourriture, etc 64

Quatrième leçon. — Altitudes — Au point de vue de la flore — Cultures diverses, etc… 83

Cinquième leçon. —Altitudes — Au point de vue de la faune — Bêtes à cornes, moutons et animaux de la basse-cour, etc. 105

Sixième leçon. —Altitudes — Maladies à éviter — Sanatoria — Avantages divers de la mise en valeur des Hauts-Plateaux — Celui de l'Anahuac au Mexique, de l'Emyrne à Madagascar, du Cibao en Haïti, etc. — Nombreux Exemples 128

Septième leçon. — Moyens de communication — Routes et chemins de fer — Moyens de les construire, où, comment et à quel prix approximatif de revient — Les services qu'ils doivent rendre 150

Huitième leçon. — Les chemins de fer aux colonies — Voies et moyens d'exécution — L'exemple du Dahomey — Quelques chiffres encourageants 171

Neuvième leçon. — La main-d'œuvre aux colonies — Sur la côte occidentale d'Afrique, main d'oeuvre noire — En Guyane et en Nouvelle-Calédonie, main-d'œuvre pénitentiaire 193

Dixième leçon. — Main-d'œuvre en Algérie et en Tunisie — Assimilation nécessaire — Les écoles bilingues 215

Onzième leçon. — Encore les écoles bilingues — la liberté de conscience des peuples doit être respectée — L'opinion de M. de Lanessan— Quelques exemples 236

Douzième leçon. — Saint-Pierre et Miquelon 256

Treizième leçon. — Martinique et Guadeloupe 273

Quatorzième leçon. — La Guyane française 293

Quinzième leçon. — Indo-Chine française 313

Seizième leçon. — La Réunion 333

Dix-septième leçon. — Madagascar 347

Dix-huitième leçon. — Nouvelle-Calédonie 364

Dix-neuvième leçon. — Colonies de l'Afrique occidentale et centrale 382

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

Vingtième leçon. — Algérie — Tunisie 399

Liste des ouvrages de Théodore Vibert 417

Liste des ouvrages de Paul Vibert 418

Annexe 2 : Les conférences de Paul Vibert (novembre, décembre 1884 et janvier 1885)

Les années 1884, 1885 et 1886 sont des années particulièrement prolifiques dans la carrière de conférencier de Paul Vibert, avec respectivement 34, 38 et 77 conférences prononcées lors de ces 3 années contre 9, 6 et 11 pour les trois années suivantes. Afin de donner une idée de la teneur de ces conférences, en voici la liste pour les mois de novembre, décembre 1884 et janvier 1885 (en amont et en aval donc de la fameuse conférence sur les colonies, en présence du ministre du commerce Rouvier, présente sous le titre : « De l'extension du commerce français »).

Année 1884

14 novembre. Salle des Capucines : « Les plaies sociales. – Le remords d'une mère. – La Pâquerette, étude sociale, d'après Auguste Royer et René Asse. »

17 novembre. Temple des Amis de l'honneur français : « La concurrence allemande et la crise actuelle. »

19 novembre. La France maçonnique : « La concurrence allemande et la crise actuelle. »

3 décembre. Union de la jeunesse républicaine : « La question chinoise. »

5 décembre. Union de la jeunesse républicaine : « La politique coloniale de l'Allemagne. »

6 décembre. Association philotechnique de Puteaux : « La crise industrielle et la concurrence allemande. »

12 décembre. Cercle républicain de l'Aube : « La crise commerciale et industrielle et la concurrence allemande. »

17 décembre. La France maçonnique : « La concurrence allemande et la crise actuelle. »

18 décembre. Le Buisson ardent : « L'âge de pierre n'a jamais existé (réponse au F. Dupuy). »

18 décembre. Chambre syndicale des industries diverses : « De l'extension du commerce français. »

22 décembre. Salle des Capucines : « La Corse et l'Empire. – *Gennara*, roman par J. Monti. – Les querelles politiques des Corses. – MM. Arène, Bonfante, Lefèvre, etc. »

24 décembre. Union de la jeunesse républicaine : « Nos colonies perdues. »

27 décembre. Bibliothèque populaire du XIII^{e} arrondissement : « La crise industrielle et commerciale. »

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334

29 décembre. Salle des Capucines : « Les livres d'étrennes illustrés. – Chronique parlée. »

30 décembre. Union de la jeunesse républicaine : « La politique coloniale. »

Année 1885

13 janvier. Union de la jeunesse républicaine : « La politique coloniale de l'Allemagne. »

16 janvier. La Clémente amitié : « La concurrence allemande et la crise actuelle. »

21 janvier. La France maçonnique : « La concurrence allemande et la crise actuelle. »

23 janvier. La Nouvelle Gaule : « Les livres nouveaux. »

24 janvier. Société française de colonisation : « Les colonies. »

Published in : Graziani, Jean-François ; Nishiyama, Noriyuki (dir.) (2016), *Le Japon, acteur de la Francophonie. Enjeux intérieurs, enjeux extérieurs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813002334, doi : https ://doi.org/10.17184/eac.9782813002334